

**Hélène Dauby**  
Université de Paris IV

## **VIOLENCES PHYSIQUES ET VIOLENCES MORALES dans *The Tale of Beryn***

Il peut sembler paradoxal de traiter de la violence dans *The Tale of Beryn*, où il n'y a ni morts ni blessures — sauf quelques horions assénés par le tout jeune protagoniste — alors que certains contes de Chaucer multiplient des scènes de violence : des amoureux rivaux se battent sans pitié dans *The Knight's Tale*, trois vauriens s'entre-tuent dans *The Pardoner's Tale*. *The Tale of Beryn* se présente comme une continuation des *Canterbury Tales*. Un Prologue nous montre le Vendeur d'Indulgences (*the Pardoner*) dupé par une tavernière (*a Tapstere*). Puis l'Hôtelier-Guide des pèlerins sollicite un conte. Le Marchand se porte volontaire, et il donne le conte de Beryn. *The Tale of Beryn* est la traduction-adaptation d'une partie du *Berynus*, roman en prose français du XIV<sup>e</sup> siècle lui-même adapté d'un roman en vers du XIII<sup>e</sup> siècle. L'histoire aurait pour origine une série de traductions orientales d'où la description d'un univers de marchands et les nombreuses péripéties fondées sur le profit et la ruse (selon F. J. Furnivall, en collaboration avec G. Stone, éditeur du *Beryn* et du *Berynus*, — EETS, 1909 — « the tale is an awfully long-winded one » viii).

Une étude du thème de la violence peut, je crois, donner un sens et une unité aux aventures de Beryn. L'œuvre anglaise, centrée sur Beryn, évite les ramifications du *Berynus* (histoire d'Agriano, roi voisin homosexuel qui aurait jadis attaqué l'île de Blandie ; continuation de la biographie de Beryn revenu à Rome où, cédant à la corruption, il demandera à son fils de mettre fin à ses jours) et elle apparaît beaucoup moins « diluée » que l'œuvre française. J'essaierai de montrer d'abord que la violence sous-tend toute l'action du conte puis j'examinerai ses aspects : d'abord la violence sauvage et physique (associée aux vêtements luxueux ou à la nudité, alors que les haillons correspondent à la vertu), puis la violence morale, « civilisée » (faite de corruption et de mensonges).

### **1. La violence, moteur de l'action**

Dans le conte, la violence se déploie en trois mouvements boomerang : elle part du jeune Beryn pour se diriger contre son entourage et ses parents, puis, comme pour sa marâtre, elle se retourne contre lui (violence physique des éléments et violence morale des habitants de la cité du mensonge) et, enfin, suivant l'initiative du faux infirme Geoffrey elle se retourne une troisième fois, cette fois contre les plaignants (surenchère de mensonges et de ruses). La boucle est bouclée.

#### *1.1 La violence gratuite du jeune Beryn contre son entourage et ses parents*

Né dans une riche famille romaine, Beryn est l'enfant très attendu d'un couple longtemps stérile [846 : XV vyntir, « quinze ans »] qui, après jeûne, prières et pèlerinage, obtient enfin la grossesse très désirée. Comme on s'en doute l'enfant est extrêmement gâté ; il fait tout ce qui lui plaît et mange dans sa chambre les mets de son choix [889-894]. Cet enfant, qui a « tout pour être heureux » va pourtant se révéler dès son plus jeune âge d'une rare violence. Ainsi quand le jeu ne lui plaît plus il n'hésite pas à frapper le crâne de son camarade de jeu ou à lui donner un coup de couteau [904-905]. Quand il atteint l'âge de sept ans sa disposition [914, corage] au mal se confirme : « He wold nevir sese » [916] et beaucoup de pauvres gens ont à souffrir (*agrived*) de lui. Il exerce de plus une tyrannie morale sur son entourage, du fait que son père est un riche Romain et personne n'ose s'opposer à lui [906-909].

Il s'adonne au jeu, notamment au jeu de dés, et comme il met régulièrement en gages ses vêtements, il perd et revient tout nu chez lui. Sa mère lui offre de nouveaux habits. Il atteint ainsi l'âge de 18 ans. Quand sa mère tombe malade [947] Beryn continue sa mauvaise vie de joueur. Il refuse de lui rendre visite quand elle est mourante, lui infligeant ainsi une souffrance morale qui précipite sa mort. Une jeune fille vient le chercher et le trouve en train de perdre [1005] et de jurer [1006]. Beryn la maudit : « And bad the devill of hell hir shuld to tere » [1014]. Il aime mieux qu'elle et sa mère soient mortes plutôt que de perdre au jeu. Il frappe la jeune-fille à l'oreille, le sang jaillit : « And smote the damesell under the ere ; the weet gon upward spyn » [1022]. Ici se combinent jurons, violence morale (vis-à-vis de sa mère mourante) et violence physique (coups, sang).

Une fois morte sa mère, Beryn persiste dans sa vie de mauvais garçon : alors que tout le monde est attristé, lui, préfère aller voir ses camarades de débauche et ne rentre que tard la nuit car il ne craint pas son père [1036-1037]. Pendant les quatre semaines de deuil [1047] il ne vient jamais voir la dépouille de sa mère ni ne dit la moindre prière. Il vit comme une brute, ne se lave pas, joue, fréquente ses camarades et ne fait rien que se battre [1072]. C'est à son

père, maintenant, qu'il inflige une souffrance morale (aux manifestations presque physiques) :

Wherfor his faddirs hert, Ffawnus, gan for to blede  
That of his modir, that lay at home, he took no more hede. [1073-1074]

« Alors le cœur de Faunus, son père, se mit à saigner / [En voyant] qu'il ne s'occupait pas davantage de sa mère qui reposait là. »

Faunus essaie d'arracher Beryn à sa mauvaise vie mais sans succès :

Ffawnus saw it wold nat: with colour wan and pale  
He partid from his sone, and wit a sorowful hert.  
I [ne] can write haffyndeale how sore did he smert  
The disobeying of his sone and his wyffis deth;  
That as the book tellith, he wisshid that his breth  
Had I-been above the serkill celestyne  
So fervent was his sorrow, his anger and his pyne. [1082-1085]

« Faunus vit qu'il ne changerait pas : livide et blafard / Il prit congé de son fils, le cœur plein de chagrin. / Je ne peux décrire la moitié de la douleur / [Que lui causaient] la désobéissance de son fils et la mort de sa femme. / Selon ma source il souhaitait que son souffle ait rejoint l'empyrée ; / Si aigus étaient son chagrin, sa colère et sa peine. »

La souffrance de Faunus, provoquée autant par les violences de Beryn que par la mort de sa femme, atteint son paroxysme et lui fait souhaiter la mort.

### 1.2. La violence contre Beryn : provoquée par la marâtre

Faunus, malgré la promesse faite à son épouse mourante, finit par se remarier. Rame, la nouvelle épouse, après avoir supporté Beryn perd patience et convainc le père de ne plus acheter d'habits à Beryn, âgé alors de 20 ans [1245]. Naturellement, Beryn refuse de changer de vie [1263]. Il maudit sa belle-mère :

But I know well I-nowgh whens [that] this counsaill cam;  
Trewlich of yeur owne wyfe, that [ful] evildame:  
[Curse] Com oppon hir body, that fals putaigne ! [1272-1275]

« Mais je sais fort bien d'où est venu ce conseil : / À coup sûr de votre épouse, cette méchante femme / Maudite soit-elle, traîtresse de putain ! »

Elle refuse de nouveaux vêtements à Beryn. Celui-ci, obligé de se vêtir de haillons, exprime d'abord sa colère en se voyant dans cet état : « then gan he first be wrothe » [1293]. Rame craint que cette colère ne retourne le père contre elle [1382 etc.]. Mais, chez Beryn, à la colère succéderont les pleurs qui le conduiront à se recueillir sur la tombe de sa mère [1296].

Cette violence réactive a donc finalement une issue rédemptrice. Beryn décide de renoncer à son héritage et de devenir marchand. Il demande cinq vaisseaux chargés de marchandises et part à l'aventure [1463].

*1.2.1. Violence des éléments*

Il s'embarque avec son équipage pour Alexandrie. Au début tout va bien mais bientôt tombe un épais brouillard (« Such a myst a-mong them, that no man myght se othir [1563] ») qui va durer trois jours. Puis un vent violent éclaircit le ciel mais provoque une forte tempête [1573]. Beryn et son équipage subissent cette violence, sont désespérés, prient et se préparent à mourir.

*1.2.2. Violence morale, ruse et corruption : la cité du mensonge*

La tempête se calme et ils aperçoivent les côtes. Ils arrivent au pays du mensonge, mais l'ignorent. Après concertation avec les siens Beryn décide de débarquer tout seul. Le lecteur est prévenu : les gens qui vivent là sont menteurs et trompeurs [1619-1630].

Beryn reçoit un accueil apparemment chaleureux. Il se laisse piéger par les mensonges. Il est d'abord gagnant au jeu d'échecs avec Syrophane mais ensuite un pari malencontreux va faire son malheur. Toute la ville va se retourner contre lui. Il perdra ses bateaux et leur cargaison : d'abord par sa perte au jeu puis par un marché de dupes avec le prévôt Hannybal. C'est ensuite un aveugle qui l'accuse de lui avoir volé ses yeux, puis une femme de l'avoir engrossée (et d'être donc le père de son enfant) puis de l'avoir abandonnée. Toutes ces violences morales désespèrent Beryn [2193-2195]. La roue de la Fortune l'a mis au plus bas [2195-2199].

But yee mow undirstond, his hert was ful of fere;  
It nethirles he sat hym down sofftly on a stall,  
Semyvif for sorow; and lenyd to the wall,  
Ffor turment that he had; so wery he was and feynt. [2200-2003]

« Comme vous le devinez son cœur était plein d'appréhension. / Cependant il s'assit au calme sur un banc / A demi-mort de peine. Il s'appuyait contre le mur, / Tant il était torturé, si las, si épuisé ».

Et, suprême menace, un homme l'accuse d'avoir tué son père. Tout se passe insidieusement. La partie d'échecs nous rappelle celle que joue Tristan sur un bateau de Norvégiens mi-marchands, mi-pirates : les Norvégiens profitent de l'absorption de Tristan dans son jeu pour filer en pleine mer et le kidnapper. L'entrepôt vidé de son contenu nous fait songer aux petites annonces de vente ou location trompeuses. Seul le vol des yeux nous paraît incroyable, et appartenir davantage aux contes de fées ou d'Orient. Il s'agit pourtant d'actes de violence. La méfiance de Beryn s'accroît mais il ne peut échapper aux accusa-

tions. Chaque accusateur commence son attaque en l'avertissant : « Tu ne nous échapperas pas » : « ... Nay, flow shalt not void... [2014], Sir, voidith not! zit vaillith nat to hast, / yee mow in no wise escape » [2098-2099].

Si bien que lorsque surgit son sauveur, le faux éclopé Geoffrey, Beryn prend ses jambes à son cou mais l'autre connaît le dédale du port et le coince. Une véritable scène à la Bunuel. Beryn subit donc cinq accusations qui vont en s'aggravant : du vol au crime. Sa douleur morale est très grande, il comprend qu'il doit payer pour ses méfaits passés [2316-2325]. Il se sent seul et sans amis [2313]. Cette souffrance morale s'exprime par une métaphore physique :

Ffor I was nevir chastisid: but now myne owne yerd  
Betith me to sore, the strokis been to hard. [3225-3226]

« Car je n'ai jamais été châtié : mais voici que mon propre bâton / Me frappe violemment, à coups très dur ».

Beryn exprime remords et souffrance dans un long monologue de 68 vers [2310-2377], ponctué de : *ded, dole and pete*, « mort, deuil, pitié ».

### 1.3. La violence retournée contre les plaignants

#### 1.3.1 La rencontre de Geoffrey

Beryn rencontre le faux infirme Geoffrey qui va lui proposer son aide. Beryn, souvent trompé, se méfie. Après des hésitations il l'emmène sur son bateau et il demande conseil à ses hommes. Ces derniers restent muets, ce qui provoque le désespoir de Beryn. Il va supplier Geoffrey de l'aider : *Ffor comfort nethir counsaill, of my men have I noon*, « car je ne trouve de mes gens nul réconfort ni conseil » [2553].

Geoffrey sera très ému par la douleur de Beryn [255-256] et va lui proposer une tactique pour déjouer les mensonges de ses accusateurs. En échange Beryn le ramènera à Rome avec lui. Beryn accepte. Geoffrey explique le mode de fonctionnement de la cité fondé sur une surenchère de faussetés. À la tête de la cité se trouve en effet un homme trop parfait et trop exigeant : Isope et c'est lui que Beryn devra rencontrer. Mais pour l'atteindre il devra traverser une série d'épreuves décrites en 90 vers [2707-2796]. Il devra éviter le feu d'une pierre qui enflamme tout ce qui l'approche [2727], en soufflant dessus, mais pas trop fort car il ne doit pas réveiller deux léopards qui sauteraient aussitôt sur lui (ils détestent le souffle humain) [2741]. Ensuite il se trouvera dans un jardin merveilleux (dessiné par Ptolémée) au milieu duquel se trouve un arbre dont il doit toucher les feuilles pour se protéger mais ce jardin est surveillé par huit gardiens qui veillent à tour de rôle et prennent des formes hi-

deuses qui effraieraient les plus courageux et surtout par un lion blanc qui bondit sur tout étranger. Puis avant d'arriver à la chambre d'Isope, il doit pénétrer par une entrée en forme de mâchoire. Beryn devra donc éviter quatre violences : élément (feu), bêtes sauvages, gardiens déguisés en fauves surnaturels, mâchoire géante. Il parviendra alors à la chambre d'Isope et il pourra être jugé.

Beryn, effrayé, refuse ce parcours : Geoffrey propose d'y aller lui-même et reviendra avant le chant du coq [2809]. Beryn et son équipage sont en proie à une grande détresse morale. Ses hommes pensent que Geoffrey ne reviendra pas et qu'ils seront pris comme esclaves ou pire, tués [2810-2023]. L'angoisse s'accroît après le chant du coq : « But then encessid anguyssh ; hir hondis gan to wryng » (« ils se mirent à se tordre les mains ») [2825]. Ils maudissent la violence des éléments (vent, eau) qui les ont portés là. Finalement, alors qu'ils s'apprêtaient à mettre les voiles, Geoffrey revient mais les hommes se méfient toujours de lui. Alors qu'il propose une défense pour Beryn certains projettent de le jeter par dessus bord et de continuer leur route. Ils ne le font pas par crainte de Beryn [2885-2888]. Hannybal, par peur de représailles (il est prévôt, donc en charge des bateaux), mobilise les citoyens pour empêcher les cinq bateaux de partir.

### 1.3.2. *Le procès final : la justice boomerang*

Geoffrey va s'employer à retourner un à un les arguments des plaignants et en ajoutant de plus gros mensonges. Il place, à leur tour, les accusateurs dans la situation d'accusés. Pendant le procès Beryn et ses hommes continuent à souffrir d'angoisse. Tel un leitmotiv, un vers, régulièrement, presque tous les 30 ou 100 vers souligne la souffrance morale de Beryn [3017, 3040, 3064, 3164, 3265, 3379].

Au début, les plaignants, sûrs de leur fait, commencent par se disputer le partage des biens de Beryn : tel « le serpent qui se mord la queue » ils s'auto-détruisent, dirigeant la violence contre eux-mêmes. De plus Geoffrey joue un rôle de fou, de bouffon qui les fait beaucoup rire, mais au moment du jugement ils sont surpris par son discours efficace : il résume les cas en termes parfaits (*so redely*). Ils commencent à avoir peur [3455] et sont : *trobelid*, *pensyff*, *annoyed* [3464]. Cet état d'esprit se continue en entendant le jugement [3642, 3821].

Geoffrey sauve Beryn en surenchérissant dans ses contre-accusations. « Boire la mer et ses poissons ? — D'accord, mais qu'on ferme l'accès des fleuves à la mer pour ne pas mêler leurs eaux et leurs poissons ! Le contenu de l'entrepôt était vide, sauf deux papillons : que le stockeur emplisse les vaisseaux de papillons ! La perte des yeux ? Mais par bonté Beryn avait prêté les

siens, et c'est donc lui qui doit les réclamer. La femme et l'enfant ? Fort bien... qu'ils obéissent à Beryn leur seigneur et maître ! Le couteau ? Mais l'homme assassiné, c'est le père de Beryn. » Voilà comment Geoffrey sauve Beryn : en faisant violence à la réalité. Il part des affirmations des autres, déjà fausses. Il prétend les accepter pour vraies mais il les enchâsse dans des contextes encore plus faux.

## **2. Les aspects de la violence**

La violence se manifeste dans le vocabulaire : jurons, sang, coups, et dans leurs conséquences ; litanie des souffrances de Beryn et de ses hommes puis des habitants de la cité du mensonge.

### *2.1. Violence physique : l'homme sauvage*

Dans la première partie du conte, Beryn, enfant, passe son temps à jouer et revient nu chez lui (il a mis en jeu ses habits et a perdu). Cette absence de vêtements fait de lui un être non civilisé, un homme sauvage et complète le portrait d'un individu très violent. Plus tard quand son père refuse de lui acheter de nouveaux habits, Beryn en est réduit à porter des haillons ce qui provoque sa colère et, paradoxalement, le début de son amendement (pour la première fois il va dans une église pour prier pour sa mère défunte). De plus, en même temps qu'il perd ses vêtements il se trouve aussi dénudé moralement (sans amour des siens, [1367-1368]). La violence semble liée aux riches habits — non mérités. En revanche, le port de haillons amende Beryn (cf. ma communication « Les couleurs dans le Prologue Général des *Canterbury Tales* », Sénéfiance, 1988 : les pèlerins les plus saints portent des habits sans couleur, voire sales).

### *2.2. Violence de la civilisation*

Les habitants de la cité du mensonge sont apparemment accueillants, très polis/policés mais ce n'est que pour mieux cacher la ruse et la corruption sur laquelle leur société est fondée. La civilisation leur sert d'appât pour piéger Beryn. Le lecteur ne sait plus à qui se fier et quand Geoffrey apparaît, on est parfois tenté de penser comme l'équipage et l'on s'attend à une trahison. C'est pourtant de lui que viendra le salut mais il utilisera les mêmes armes (mensonges, ruses) que ceux auxquels il s'oppose.

Les apparences physiques ou morales sont donc toujours trompeuses. La violence se cache derrière de beaux habits ou de belles paroles. La violence du jeune Beryn disparaîtra quand ses riches vêtements seront remplacés par des haillons. En revanche, ce seront des discours encore plus trompeurs qui

auront raison des faux plaignants de la Cité du Mensonge : ici le mal est guéri par le mal.

La leçon de ce conte, dit par un marchand, n'est pas dirigée contre la catégorie sociale des marchands, mais contre la perversion de leurs transactions et marchandages. Malgré ses mésaventures Beryn ne regrette pas sa vocation de marchand. La violence verbale n'est que l'envers d'un idéal qui se veut pacifique, où prime la négociation. L'astucieux Geoffrey, le mentor de Beryn proclame cet idéal (qui ne semble pas figurer dans la source française) :

Sir Steward, do vs lawe sith wee desir but riȝte:  
As wee been pese marchands, vs longith nat to fiȝte  
But pley n vs to the lawe yf so wee be agrevid [3755-3756]

« Messire Sénéchal, appliquez la loi à notre égard puisque nous ne désirons que notre droit. / Étant des marchands pacifiques, il ne nous appartient pas de nous battre, / mais d'adresser nos plaintes à la justice en cas de dommages ».

### **Conclusion**

Il est remarquable que, quel que soit l'aspect qu'elle revête — sauvage ou civilisée — la violence dans Beryn reste plutôt virtuelle ; certes le jeune Beryn frappe ses camarades de jeu et la servante qui lui annonce la mort de sa mère mais il ne commet pas de meurtre ou de crime. Dans la deuxième partie la violence se manifeste par des menaces ou des craintes : Beryn a peur de perdre ses biens, ses yeux et même sa vie, mais finalement tout s'arrange et il n'y aura pas de victime.

Contrairement au « Conte du Pardonneur » (*Canterbury Tales*), où trois jeunes vauriens défient la Mort mais s'entre-tuent, la violence dans le *Conte de Beryn* manque son but, elle a un rôle rédempteur. Beryn sort de ses aventures, mûri, régénéré : son parcours est initiatique.